

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 13

Artikel: On prédzo on dzo d'abàyi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

approcher. Lorsque la malade eut dicté ses dernières volontés et apposé sa signature au pied de l'acte, elle prit la main du notaire en lui disant : « Mon cher monsieur, je voudrais vous laisser un petit témoignage d'affection. » Puis, se tournant du côté de la fenêtre vers laquelle était placée une cage élégante, elle ajouta : « Voilà mon gentil perroquet, mon fidèle compagnon depuis douze ans ; oserais-je vous prier de l'accepter ? »

— Certainement, madame, répondit M. D..., je l'accepte avec infiniment de reconnaissance et vous promet d'en prendre le plus grand soin.

Le notaire s'en retournant avec la cage fit une petite halte à l'auberge de Cheseaux où il rencontra le père David, une de ses vieilles connaissances de la campagne :

« Eh ! le bel oiseau que vous avez là, monsieur le notaire.

— Mais oui, c'est un souvenir de cette bonne dame T..., qui s'en va grand train.

— Quelles belles couleurs ! reprit le paysan, les yeux fixés sur le captif... jamais je n'en ai vu comme ça ; je vais pourtant assez souvent dans les bois... Qu'est-ce que ce peut bien être pour un oiseau ?... Mon garçon a le livre de M. de Buffon où il se parle des bêtes et je crois bien qu'il appelle ces oiseaux des *katakoèces*.

— Du tout, père David, c'est tout simplement un perroquet.

— Taisez-vous !... un perroquet !... moi, qui ai toujours désiré en avoir un. Il vous faut me le vendre, monsieur le notaire, ou bien me le changer contre mon merle.

— Non, père David, j'y tiens, c'est une espèce rare, et de plus, c'est un souvenir qui m'est cher.

— Et si on vous le payait un bon prix ?... Voyons, combien le faites-vous ?

— Ma foi, dit le notaire, je ne le céderais jamais à moins de dix louis.

— Eh ! le bon Dieu nous aide ! exclama le paysan, avec ça on achèterait une vache... A votre santé, monsieur le notaire. »

La femme du père David élevait de nombreuses volailles, et elle avait la réputation d'obtenir les plus beaux résultats. — Quelques semaines après la scène que nous venons de raconter, le notaire rentrait à Cheseaux pour affaires. Sa femme lui avait dit avant de partir : « N'oublie pas de m'apporter une oie de chez le père David ; tu sais que nous avons, dimanche, la visite de M. Reymond, de Genève, et que c'est son plat favori. »

M. D... fit demander le père David, et le pria de lui vendre l'oie désirée.

— A votre service, dit le paysan, je vais vous la chercher.

Peu d'instants après, on le vit arriver à l'auberge, tenant sous son bras une oie superbe. « En voilà une bête ! sentez-moi ça, monsieur le notaire.

— En effet, elle est magnifique. Combien la vendez-vous ? »

David retroussa sa barbe, réfléchit un instant et dit :

« Ma foi, monsieur, en ami, c'est dix louis.

— Comment, dix louis, reprit le notaire, vous l'estimez parbleu à la valeur de mon perroquet ?

— Oui, monsieur.

— Allons donc, mon perroquet est intelligent, il siffle, il parle, il répond...

— C'est vrai, mon brave monsieur, mais mon oie pense tant plus. »

On prédro on dzo d'abayi.

C'étai l'abayi. On avai teri à la ciba lo deçando et dansi lo né. La demeindze dévessâi lâi avai la pararda à onj' hâorès, lo banquet dézo lo couvai à midzo, la distribuchon dâi prix d'aboo aprés, et onco la danse dévai lo né. La pararda dévessâi étré adrâi balla, du qu'Uyène ào syndico, qu'étaï dein lè chasseu à tsévaux, volliâvè montâ, et fâ on tant galé sordâ quand l'est à cambeion su sa *Grise*. Peinsâ-vo quin bio contingent cein volliâvè baillî, iô ia dè la cavaléri ! et pi onco que l'aviont fé veni on tambou dâo défrou, po ein avai doû, po que pouésson batrè ein redroblent. Et la musica ! non dè non ! quinnè ballès notés ! N'étai pas dè la moqua dè tsat quiè tot cein, et ne faut pas étré ébâyî se tsa-con avai couâite dè cein vairè. Lo dzeins aviont tot reduit devant lè mâisons et remessi déveron lè fémés, po cein que la pararda volliâvè passâ per totè lè riettès dâo veladzo. Adon vo pâodè bin vo z'éma-ginâ que nion ne volliâvè manquâ dè sè trova quie quand passéront. Le matin don, s'étont dza quâsi revou ein sè léveint et quand la première senâ, à n'hâorès, tot étai ein oodrè, et la musica, qu'a-mâvè bâfrâ, sè dépatsivè dè férè lè dix z'hâorès po poâi dinâ devant lo banquet. A dix z'hâorès, lè sordâ coumeincivont dza à se veti ein militéro, tan-dique onna bouna eimpartiâ dâi vîlho, dâi fennès, dâi felhiès et dâi z'einfants s'ein allâvon ào prédro que finetrâi binsu devant onj' hâorès, kâ lo bon san desâi bin que lo menistrè ne volliâvè pas manquâ dè vairè ce bio contingent du la cura. Mâ ne sé pas quinna lubie l'eut clia demeindze ; parait que s'étai bin recordâ, kâ ne poivè pas botsi. Quand onj' hâorès euron rabattu, s'arretâ bin on momeint et lè dzeins cruron que l'étai lo bet, mâ sein lo pas, cratchâ et sè motsâ, poui reinmourdza lo predzo, Clliâo feliettès dzemelhîvon su lè bancs, kâ on oïessâi bourgatâ que devant : l'étai la pararda que s'einvouâvè. Adon l'ein eut iena que fe état dè sagni dâo nâ, mâ n'étai que n'estiusa po sailli. Lè z'autrès que ne lâi tegnont pequa, la sâidion. Lè fennès coudeissiron étré d'obejè d'allâ aïdi à clliâo bouébès à sè reguingolâ, mâ lo fin mot c'est què le s'eimpacheintâvon, et le modon frou. Lo menistrè prédzivè adé. Lè z'hommo sè desiron à l'orolhie : iô dâo diablio vont clliâo gaupés, faut allâ vairè ! et parton comeint dâi borès, lè z'ons aprés lè z'autro. Là z'einfants piston frou assebin tandique lo menistrè, qu'avai lè ge ào pliafond, desâi adé : Mes chers frères ! Cé pourro menistrè qu'éta onna vouâire novieint, ne ve rein dè tot cé commerce, et prédzivè

adé qu'on diablio N'iavai pe nion què lo senião, que devessai àovri et clliourè l'Eglise, et qu'étai justameint tambou. La pararda ne poivè pas sè férè sein li, mà n'ousâvè pas felâ. L'oïessai son camerádo que tabornâvè tot balameint, coumeint font ti, devant dè s'eimbriyì po battrè dè sorta ; vo sédè : viron on visse d'n'a man et fiaison avoué 'na baguietta dè l'autra, po mî férè cresenâ la tiéce. Noutron marguiyé, coumeint diont ein vela, qu'avai couson d'étré trâo tà, se dese : n'est pas question dè cein, mè faut allâ assebin ! Adon ye montè lè z'egrâ dè la chére, tirè la roba dâo menistrè, que menâvè adé la leinga, lâi teind la clliâ dè l'Eglise et lâi dit : « Monsu lo menistrè : quand vo z'arâi fini, volliâivo avâi la bontâ dè cotâ la porta ! »

Et ye traçà défrou.

L'ÉTERNUEMENT

On a mainte fois expliqué l'origine de l'usage qui consiste à faire un souhait en faveur d'une personne qui éternue ; mais nous trouvons à ce sujet, dans un journal belge, l'*Ami des familles*, quelques détails généralement peu connus et assez comiques pour amuser un instant nos lecteurs.

« Les Grecs disaient à celui qui éternuait *vivez* ou bien que *Jupiter vous conserve* ; les Romains disaient *salve* (portez-vous bien). — La superstition de prendre les éternuements pour des présages est très ancienne ; éternuer à droite était un signe favorable, tandis qu'éternuer à gauche était un signe malheureux. L'heure où l'on éternuait, n'était pas non plus indifférente chez les anciens, car les présages étaient bons si l'éternuement avait lieu l'après-dinée, mauvais lorsque c'était le matin, et pernicieux quand c'était en sortant du lit ou de la table ; quand il arrivait d'éternuer en se chaussant, on se remettait au lit. Un rabbin du moyen-âge prétend que l'éternuement est d'origine divine et qu'il fut enseigné par Dieu à Adam ; d'où il faut conclure que Dieu éternue ou a éternué au moins une fois. Un autre rabbin fait le récit suivant :

Quand Adam et Eve furent chassés du Paradis, Adam qui avait une taille de 120 pieds éternua fortement, à plusieurs reprises. On juge du tapage que dut produire la convulsion nazale d'un homme de 120 pieds. Aussi Eve éprouva-t-elle une grande frayeur en entendant ce bruit formidable et en voyant le visage contracté de son époux. Croyant à un malheur, elle s'écria : *Dieu vous bénisse* !

Un troisième rabbin rapporte que du temps des premiers patriarches, l'éternuement était invariablement considéré comme un signe de mauvais augure. Jacob, qui y étant fort sujet, usa de son influence pour changer la mode. Dès lors, chez les Juifs, l'éternuement fut considéré comme un heureux présage et l'on salua la personne qui éternuait.

Aristote est plus grave :

« On vous sauve, dit-il, quand vous éternuez, pour marquer qu'on honore en vous l'intelligence dont le siège est dans votre cerveau »

Toutes ces versions prouvent que dès la plus haute antiquité, l'éternuement joue son petit rôle dans les relations sociales ; mais il ne paraît pas toutefois que la locution : *Dieu vous bénisse* ait été usitée chez les anciens. On se bornait à saluer la personne qui éternuait, et cette coutume naquit probablement dans l'entourage d'un roi, dont les courtisans voulaient honorer le maître jusque dans les moindres détails de l'existence.

Cependant la locution : *Dieu vous bénisse* ! semble remonter à l'an 591, sous le Pontificat de Grégoire Ier, dit le Grand. Il y eut en Italie, dit-on, une épidémie terrible dont les symptômes s'annonçaient par des éternuements sans fin. Quand une personne éternuait plus souvent que de coutume, rapporte un chroniqueur, on lui disait : *Dieu vous sauve ! Dieu vous*

bénisse ! c'est-à-dire : *Dieu vous préserve de la peste !*

Quand les Espagnols arrivèrent en Amérique, ils y trouvèrent implantée la coutume de saluer les personnes qui éternuent. Dans certaines contrées, l'éternuement donne lieu à d'étranges démonstrations, en particulier au Monotapa. Quand le roi de ce pays éternue, la personne la plus voisine de lui po usse un grand cri. Ce cri est répété par les autres personnes de l'entourage, puis par toutes les personnes du palais. Du palais il passe dans la rue, puis dans les maisons voisines, puis dans tous les quartiers de la capitale qui retentit bientôt de longues exclamations, chaque habitant étant tenu, sous peine de crime de lèse-majesté, de pousser son cri. Bien plus, des courriers partent dans toutes les directions annoncer que le roi a éternué. Sur leur passage, les clamants s'élèvent dans chaque village, jusqu'au moment où le royaume entier a salué par ses exclamations la convulsion nazale de Sa Majesté. Les voyageurs les plus sérieux attestent l'existence de cette coutume bizarre. Et pourtant elle est encore moins bizarre que celle qui existait, suivant les rabbins, à la cour du roi de Sennaar. Quand ce monarque éternuait, ses courtisans se levaient vivement, lui tournaient le dos, levaient la jambe et s'appliquaient une tape vigoureuse sur le côté droit. Quel pouvait bien être le sens de cette étonnante démonstration ? Je renonce même à le supposer. Voici pour la fin une jolie légende grecque sur l'éternuement.

Quand Prométhée eut achevé sa statue, il vola, comme chacun sait, un des rayons de Jupiter, et enferma ce rayon dans une petite boîte. Il s'agissait de le faire passer dans le corps de la statue pour l'animer. A cet effet, Prométhée fabriqua un petit soufflet avec lequel il aspira le rayon, puis plaçant la pointe du soufflet dans une des narines de la statue, il pressa vivement. Le rayon penetra et, aussitôt, la statue éternua. Ce fut son premier signe de vie.

Aujourd'hui l'usage veut, parmi nous, que l'on se contente de saluer, sans lui rien dire, une personne qui éternue. »

Décidément l'homme est beaucoup moins mauvais qu'on ne le suppose ; Rousseau, le grand philosophe, qui s'est livré à une profonde étude du cœur humain, nous l'a dit : « L'homme est né bon. »

Oui, nous retournons à l'âge d'or ; nous n'en voulons d'autre preuve que les avis suivants empruntés à trois de nos feuilles d'annonces. Vous perdez votre porte-monnaie, — qui tombe nécessairement dans les mains d'une personne de cœur, — et celle-ci tout émue à la lecture de la *Feuille officielle*, qui fait un appel à la bonne conscience, va d'un trait le restituer à son propriétaire.

Ailleurs, une personne, oubliant un moment ses devoirs, vole deux draps ; mais comme elle a été « vue les prenant », un simple avis suffit pour la ramener dans le droit chemin et la faire rapporter les draps exactement « au même endroit. »

Un élan non moins généreux se produit chez le voleur de parapluie.

Néanmoins, il nous semble qu'en pareil cas, et en évitation de frais d'annonces, on pourrait simplement adresser une carte correspondance à ces malheureux « bien connus et « vus prenant » ou même, ce qui serait encore plus poli, leur rendre une petite visite.

Mais, quoi qu'il en soit, les annonces ci-après témoignent d'une manière d'agir bien plus humanitaire et chrétienne que celle qui ne procède que par les juges et par les gendarmes.

Oui, nous retournons à l'âge d'or !